



Marie-Armelle  
Beaulieu

Journaliste,  
correspondante  
à Jérusalem

*Les ostraca  
de Marésha ne  
sont pas banals.  
Il s'agirait  
de textes  
divinatoires, qui  
remonteraient  
au II<sup>e</sup> siècle  
av. J.-C.*

# LE SITE DE MARÉSHA

## Des tessons pas banals

Une nouvelle a fait grand bruit en décembre dernier. Enfin, on avait pu déchiffrer l'inscription d'un sceau trouvé six ans plus tôt. On lisait donc : « Appartient à Ézéchiass [fils de] Achaz roi de Juda. » Quelques rares scientifiques accueillirent pourtant l'annonce avec surprise. En effet, une empreinte identique est déjà exposée au musée d'Israël depuis des années.

« Si l'archéologue avait montré ce sceau à un épigraphiste sérieux, il aurait vu en quelques minutes ce dont il s'agit », affirme Michael Langlois, enseignant chercheur de l'université de Strasbourg. De passage à Jérusalem pour une mission épigraphique, il vient pour la seconde fois, invité par Esther Eshel à apporter son expertise pour le déchiffrement de centaines d'ostraca araméens découverts à Marésha. Pourquoi la directrice du centre d'épigraphie de l'université Bar-Ilan fait-elle appel à un Français pour l'aider ? N'y aurait-il pas assez d'épigraphistes en Israël ? Non, au grand dam d'Esther Eshel. Or c'est devenu la spécialité de Michael Langlois.

À ses connaissances épigraphiques – qu'il a poussées jusqu'à la paléographie – Michael Langlois a ajouté une autre compétence : l'imagerie spectrale. Et le voilà débarqué en Israël avec son appareil photo adapté, une multitude de filtres et un trépied. Et tant pis si le pays est déjà détenteur d'un laboratoire parmi les plus perfectionnés au monde dans le domaine. Ce que voulait Esther Eshel c'est ce matériel portatif que le chercheur a mis au point et l'usage qu'il en fait. Michael Langlois n'ignore pas les limites de son équipement. Certes, il pourra lui aussi balayer le spectre des couleurs, des ultraviolets aux infrarouges, et faire apparaître des éléments de lecture que l'œil humain ne peut capter. Mais à la différence du travail automatisé en laboratoire, il aura plus de difficultés à restituer

ce que les spécialistes appellent le cube spectral, l'empilement des couleurs. Reste que la souplesse de son dispositif peut se révéler bien utile aux archéologues. En effet, une fois un ostracon extrait d'un champ de fouilles, l'inscription risque de se dégrader à la lumière. À vrai dire, les ostraca d'Esther Eshel sont sortis de Marésha depuis quelques années déjà.

### Sur les ostraca, des textes divinatoires

Déchiffrer des ostraca la belle affaire ! Par définition, un ostracon c'est un débris de poterie recyclé en support d'écriture. Les spécialistes savent que les ostraca ne servent pas à écrire de belles inscriptions royales ou de grands textes religieux, ce sont des brouillons, des notes volantes. Sur un ostracon on aura écrit une liste de courses, des calculs, des poids de farine, des reçus, des listes de personnels... Ce sont des supports ingrats, de petites dimensions car supposés tenir dans la main.

« Le but de ma visite, explique Michael Langlois, était de photographier l'ensemble des 100 à 150 pièces. Il faut faire 13 photos par objets. » Que diable le co-directeur du projet *La bibliothèque de Qumrân* est-il venu faire dans cette galère ? Certes, l'homme est fasciné par des découvertes de toutes sortes mais de là à se piquer au jeu de photographier des listes de courses.

C'est que les ostraca de Marésha ne sont pas banals. Il s'agirait de textes divinatoires, qui remonteraient au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Ils seraient donc contemporains aux fragments de Qumrân parmi lesquels se trouve aussi ce type de texte. Et c'est toute la question de la divination dans le judaïsme à cette époque qui pourrait se voir éclairée par de simples poteries cassées découvertes en Idumée. ●